

LA SEMAINE MUSICALE

Trianon-Lyrique. — *Le Bonhomme Jadis*, opéra-comique en un acte, paroles de M. FRANC-NOHAIN, d'après la comédie d'Henri Murger; musique de M. E. JACQUES-DALCROZE.

Une fois de plus, M. Louis Masson a été très heureusement inspiré en remettant à la scène ce petit acte à trois personnages qui avait remporté un si vif succès en 1906, lors de sa création à l'Opéra-Comique.

Il était impossible de traiter musicalement avec un art plus pénétrant, avec une plus grande sûreté de touche le délicat pastel, aujourd'hui un peu suranné, que représente la comédie de Murger; de rendre avec plus de justesse la fraîche candeur de Jacqueline, la gaucherie charmante d'Octave, jeune vieillard rêveur et peu guilleret, et surtout le caractère si délicieusement séduisant du « Bonhomme » à l'âme honnête et bienveillante, heureux de la beauté et du bonheur d'autrui parce qu'un printemps éternel s'épanouit dans son cœur. Les oppositions de sentiments sont parfaitement exprimées par le musicien, grâce, en grande partie, à une souplesse et à une richesse rythmiques incomparables. On pressent déjà dans l'auteur de ce charmant ouvrage le génial créateur de la « Gymnastique rythmique ». Le mélange continu et fort judicieux des mesures les plus diverses permet au compositeur de suivre pas à pas le texte littéraire et de le rendre particulièrement vivant. L'élégance de l'écriture et le soin apporté à l'instrumentation (où le cornet à pistons occupe souvent une place importante et certainement voulue) ajoutent encore à l'agrément de l'œuvre.

L'interprétation laisse un peu à désirer : M. Marrio, chanteur excellent, mais à la voix dure, témoigne d'une bonhomie un peu laborieuse; M^{lle} Faroche chante agréablement, mais en fermant systématiquement la bouche, et son articulation s'en ressent; M. Paillard est un ténor d'une fâcheuse insuffisance vocale et scénique. L'orchestre est fort bien dirigé par M. A. Jacobs.

La création du *Bonhomme Jadis* accompagnait une très brillante reprise de *la Belle de Haguenau*, créée l'an dernier au même théâtre (1). La savoureuse comédie de M. Jean Variot, mise si remarquablement en musique par M. Maurice Furet, a été également très acclamée. M^{lle} Andrée Moreau, qui subsistait seule de l'interprétation primitive, a remporté un gros succès personnel, ainsi qu'une débutante, M^{me} Hallee Stiles, chanteuse d'origine américaine douée d'une grande beauté et d'une fort jolie voix, mais dont le médium a besoin de se corser et dont l'articulation est encore incertaine. M. Gilbert-Moryn a été parfait comme chanteur et comme acteur et M. Maurice Coulomb ne mérite que des éloges. C'est M. Louis Masson qui dirigeait lui-même l'orchestre. Il le fit magnifiquement.

Paul BERTRAND.

Cinéma Marivaux. — *La Mort de Siegfried*, avec musique de Richard WAGNER, adaptée par M. J.-E. SZYFER.

On ne saurait passer sous silence la représentation de ce film extraordinaire qui constitue la plus saisissante réalisation visuelle de la seconde partie du mythe des Nibelungen, celle qui correspond aux deux dernières « journées » de la Tétralogie. L'expérience prouve que le Cinéma, en se libérant des éléments matériels assez sommaires auxquels reste

subordonnée la représentation théâtrale, est plus propre que celle-ci à évoquer le rêve et le surnaturel. Une adaptation musicale, fort habilement conçue par M. Szyfer, est exclusivement empruntée à l'ensemble de l'œuvre de Wagner et non pas seulement à la Tétralogie, dont le film, d'ailleurs, s'éloigne souvent d'une manière sensible. Cependant, l'accord reste complet entre cette musique et l'action cinématographique qu'elle accompagne. Ceci démontre d'abord l'homogénéité, la rigoureuse unité de style de l'art wagnérien. Ceci prouve également que, pour accompagner l'action purement visuelle du cinéma, il n'est pas indispensable de s'astreindre à faire composer des partitions particulières à chaque film et destinées à en souligner chaque détail. Un choix judicieusement fait dans les grandes œuvres existantes réussira tout aussi bien, sinon mieux, à créer l'ambiance nécessaire. Si la musique, en effet, doit s'identifier étroitement avec la parole, elle ne peut que se borner, quand le geste seul est en jeu, à évoquer, à créer une impression générale à laquelle l'écran seul a pour mission d'assigner une signification concrète. C'est d'ailleurs pour cette raison que tant d'illustres œuvres de musique pure ont fait l'objet des adaptations plastiques les plus diverses, toutes également réussies.

P. B.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Théâtre-Sarah-Bernhardt. — *L'Archange*, pièce en trois actes de M. Maurice ROSTAND.

Il serait aisé d'adresser à M. Maurice Rostand un certain nombre de critiques. Il y a des vers lâchés, — il y en a même trop, — il y a des invraisemblances, un mysticisme de pacotille, mais tout cela disparaît devant l'élan, la flamme, et l'incontestable souffle qui traverse et anime l'œuvre. Il n'y a point d'action, pas de pièce aux termes où l'on a coutume d'entendre ce mot, ce n'est qu'un hymne dialogué à la gloire d'un héros, et cependant par la force des images, par la musique du verbe, on est séduit, enveloppé, entraîné, on oublie tout ce qu'il y a sans doute de factice dans l'enthousiasme, on oublie les œuvres antérieures du jeune auteur, ses développements pacifistes, si faciles; on est grisé comme M. Maurice Rostand le fut lui-même au contact de cette belle image de l'aviateur Guynemer: un enfant qui s'égalait par son énergie, sa foi patriotique et sa grande simplicité aux plus nobles figures de notre histoire.

Pour écrire son œuvre, M. Maurice Rostand s'est placé sous l'aile de Michelet, cet historien qui eut souvent la double vision du prophète et la sympathie instinctive du poète pour les âmes qui ont dépassé notre humanité. Il a fait de son héros un descendant intellectuel de Jeanne d'Arc. A Biarritz, pendant la guerre dernière, il entend, non pas des voix célestes, mais les plaintes du pays meurtri; il manque le présage divin; le voici qui arrive sous la forme d'un avion du centre de Pau, atterrissant non loin de la villa. C'est un ordre: le « jeune homme » s'engage; au second acte, il est capitaine, la foule se presse jusque dans le camp d'aviation pour lui jeter des bouquets de violette, un général vient lui serrer la main, c'est la gloire, et cependant, au moment de s'envoler, il hésite, comme Jehanne; une sorte de pressentiment de sa fin prochaine le saisit; non, il n'a pas peur, mais il est moins sûr de lui; un bruit de moteur, il est parti, il ne reviendra pas.

Au dernier acte, tout symbolique, son bon ange, l'archange qui l'a jusqu'ici protégé, conduit le « jeune

(1) Voir le *Méneestrel* du 29 février 1924.